

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous aient été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(16^e article. — Voir le dernier N°)

Il commença alors à prêcher ouvertement sa doctrine. Il est remarquable combien cette doctrine s'accorde avec le christianisme. C'est la doctrine de la fraternité, de la charité, et de la solidarité universelle. Ordinairement il choisissait pour ses prédications le Cirque, l'Hippodrome, la porte des temples, les promenades, tous les lieux enfin où le peuple pouvait se trouver rassemblé. Un jour qu'il était dans l'Hippodrome, et qu'il parlait sur les sentiments de fraternité qui doivent unir tous les hommes, sur l'obligation où ils sont de s'obliger mutuellement, et le plaisir qu'ils doivent y trouver, il eut recours à une touchante parabole pour inculquer sa morale à ses auditeurs. Sur un des arbres du voisinage étaient perchés des moineaux, qui reposaient là sans mouvement et sans bruit. Tout-à-coup il en vit un qui se mit à crier, comme s'il eut eu à leur annoncer une nouvelle intéressante. Ils lui répondirent par un gazouillement universel; après quoi il s'envola, et tous aussitôt le suivirent. Apollonius interrompit son discours, et garda quelque temps le silence. Les spectateurs restèrent surpris à la fois et de la fuite des oiseaux, et de l'interruption inopinée de l'orateur : « Vous demandez, reprit Apollonius, la cause de ce que vous venez de voir, la voici. Un homme qui portait sur ses épaules un sac de blé passait près d'ici, dans telle rue; il a laissé tomber son sac qui s'est crevé, et il est resté des grains de blé sur la terre. Un moineau s'en est aperçu, et il est venu inviter les autres à jouir de cette fortune inattendue et à être ses convives. » A ces mots, plusieurs courent pour voir si le fait était vrai.

Apollonius continua à parler à ceux qui étaient restés, et à les entretenir de la charité de tous pour chacun.

Cependant les autres revinrent avec des exclamations confirmer ce qu'il avait annoncé. Alors Apollonius dit : « Vous voyez que les moineaux ont soin les uns des autres, et aiment la jouissance commune des biens entre eux, et nous la dédaignons. Nous ne savons pas ressembler aux oiseaux de l'air, qui dans leur liberté s'aiment et se secourent; mais chez nous les riches ressemblent plutôt à de la volaille qu'on engraisse; retirés chacun dans leur cage, ils

se gorgent de leurs richesses jusqu'à en mourir, tandis que leurs frères meurent de faim. »

Au surplus, cette doctrine de charité et de fraternité réciproques, qu'Apollonius enseignait, était toute pythagoricienne.

A Pergame, et sur l'ancien emplacement de Troie, il passa seul une nuit sur le tombeau d'Achille, et ses disciples rapportèrent dans la suite qu'*Achille lui avait apparu*.

A Lesbos, il conversa avec les prêtres d'Orphée. De là il fit voile pour Athènes. Il prêcha publiquement les Athéniens, et, selon sa coutume, conversa avec les prêtres des différents temples, s'appliquant à réformer les abus qui s'étaient introduits dans toutes les parties du culte. Il s'établit enfin à Ephèse, où il ouvrit une école pythagoricienne et forma plusieurs disciples. On dit (Dion Cassius, livre VII; Philostrate, liv. VIII, ch. 26) qu'au moment où Domitien périt, Apollonius, au milieu d'une discussion publique, s'arrêta, et, changeant de voix, s'écria : « Bien, bien, Stéphane! courage! tue le tyran. » Ensuite, après un léger intervalle, il reprit : « Le tyran est mort; il meurt à ce moment même. » On a supposé, pour expliquer ce fait, qu'Apollonius était dans le secret de la conspiration; ce qui était stupide et ne rendait compte de rien. Après cela, on ne sait plus rien d'Apollonius, sinon que Nerva lui écrivit, lors de son avènement, pour lui demander des conseils, et qu'il reçut de lui une réponse énigmatique, d'où on conclut que bientôt ils se retrouveraient dans un autre monde. On n'a point d'informations certaines sur le temps, le lieu et le genre de sa mort; il est probable cependant qu'il mourut à Ephèse de pure vieillesse, pendant le court règne de Nerva, ou vers l'an 97, approchant alors de cent ans.

Tels sont en abrégé les faits vraisemblables que l'on peut extraire de la légende qui nous est restée sur cet homme singulier. Danis avait écrit des mémoires très détaillés sur sa vie. Le manuscrit, légué par lui à un de ses parents, finit par passer dans la bibliothèque de l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Julie chargea Philostrate, écrivain alors en réputation, d'extraire de ces matériaux un ouvrage plus soigné. Philostrate assure qu'il ne se contenta pas des manuscrits laissés par Danis, mais qu'il se servit encore de deux autres histoires écrites par des contemporains d'Apollonius, qu'il cite, ainsi que des traditions qu'il

put recueillir, soit en visitant lui-même plusieurs des lieux qu'Apollonius avait parcourus et des temples où il avait vécu, soit en s'inspirant des lettres et des écrits qui restaient de lui. Le livre de Philostrate, écrit ainsi environ 120 ans après la mort d'Apollonius, est un mélange bizarre de récits qui ont toute l'apparence de la vérité et d'absurdes mensonges. Il ressemble à tant de légendes de saints, où la vérité du fond se laisse apercevoir sous les contes les plus extravagants. C'est, au reste, un des monuments les plus curieux de l'antiquité, un des livres qui peuvent le mieux nous faire comprendre l'état de la société au moment de la venue du christianisme.

(La suite au prochain numéro)

PHILALÉTHÈS

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SWEDENBORG.

(15^e article. — Voir le dernier N^o)

Tout son temps était dû à cette œuvre, et cette œuvre était l'objet constant de ses rédactions et de ses publications.

Mais pour nous qui essayons de convaincre les sceptiques et les incrédules, c'est une autre affaire, nous devons nous attacher à ces circonstances extérieures, à ces signes sensibles. Nous allons donc poursuivre par une autre anecdote.

Sur la fin de la même année, pendant laquelle Swedenborg joua un rôle quelconque dans le drame de la famille Marteville, et un rôle considérable au parlement de Stockholm, il figura dans les salons de la reine d'une manière si extraordinaire, que sa renommée en tira plus d'éclat que tout ce qui avait précédé dans sa merveilleuse carrière.

Le récit nous est fourni par Swedenborg lui-même, qui le fit en pleine table au général de Tuxen, lequel le consigna dans une lettre à propos du voyage de 1747.

Voici ce que nous apprend le général sur ce sujet :

Le conseiller comte Scheffer (les conseillers gouvernaient avec la reine) vint un jour lui rendre visite et lui demander s'il ne voulait pas l'accompagner à la cour le lendemain. Swedenborg lui demanda pourquoi, sachant fort bien qu'il avait d'autres affaires que d'aller à la cour, il lui faisait cette proposition. Le comte Scheffer lui répondit que la reine avait reçu, quelques jours auparavant, de sa sœur la duchesse de Brunswick, une lettre où celle-ci parlait d'un article de critique qu'elle avait vu dans le journal de Gattingue, sur un homme de Stockholm prétendant s'entretenir avec les trépassés, et où la duchesse s'étonnant de ce que la reine ne lui en disait pas un mot dans ses lettres, avait demandé immédiatement aux personnes présentes s'il y avait à Stockholm un homme pareil et s'il n'avait pas l'esprit aliéné. Le comte avait répondu que, bien loin de là, c'était au contraire un homme très-raisonnable et très-savant. Là-dessus la reine avait témoigné le désir de le voir, et le comte avait répondu qu'il était très-lié avec lui et qu'il lui exprimerait ce désir. Il le pria en conséquence d'accepter une invitation. Swedenborg se rendit à la cour avec lui. Le roi et la reine ayant paru, s'entretenirent d'abord avec les ministres étrangers et avec les principaux personnages, et s'approchèrent ensuite du comte de Scheffer, qui leur présenta Swedenborg. La reine lui exprima son plaisir à le voir et lui demanda s'il était vrai qu'il avait commerce avec les trépassés, ce qu'il affirma. Elle demanda ensuite, si s'était là une faculté qui pouvait se communiquer à d'autres aussi ? — « Non. » — Mais qu'est-ce donc ? — « Un don de Dieu ou du

Seigneur. » — Pouvez-vous conférer avec tout trépassé ou seulement avec certaines personnes ? — « Je ne le puis pas avec tous ; je vois ceux-là seulement que j'ai connus dans le monde, ainsi que les personnages royaux ou princiers, les héros illustres, les hommes éminents et savants que j'ai appris à apprécier personnellement ou par leurs actes et leurs écrits ; tous ceux par conséquent dont je me fais une idée nette. Et l'on comprend aisément que je ne puis, ni manifester ni avoir le désir de m'entretenir avec une personne que je n'ai pas connue ou dont je ne puis me faire aucune idée. » — Là-dessus la reine lui demanda s'il voudrait bien se charger d'une commission pour son frère mort récemment ? — « De tout mon cœur. »

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

EXPOSÉ CRITIQUE DU FUSIONISME.

(2^e article. — Voir le dernier N^o)

La fureur avec laquelle François Bacon et son école attaquèrent la méthode syllogistique d'Aristote, qui avait régné sans conteste durant tout le moyen-âge, et dont, il est vrai, la dialectique avait abusé si étrangement, cette fureur, dis-je, avait son excuse dans l'excellence de la nouvelle méthode analytique, par laquelle effectivement se trouva fondé le merveilleux édifice de la science moderne. Mais la réaction, comme d'habitude, alla trop loin, en proscrivant toute recherche métaphysique ; et il est douloureux de voir que cette injuste désaffection se renouvelle de nos jours, sous le spécieux prétexte de *positivisme*. La science, par l'étude exclusive des faits et de leurs lois *empiriques*, prétend mettre en suspicion toutes les considérations ontologiques sur l'*Absolu*, c'est-à-dire sur l'essence immuable, inconditionnelle et nécessaire qui constitue le support ou la *substance* de tout phénomène, de tout fait transitoire, conditionnel et contingent.

L'absolu existe cependant, car pour qu'une chose change, il faut qu'elle dure ; il faut une cause au changement ; et si le même changement est universel, il lui faut une cause universelle. C'est l'être qui dure, et le phénomène qui change. En quoi consiste l'être absolu, en quoi consiste le phénomène ? tel est l'immense problème. Or la science a bien assez à faire de s'occuper de celui-ci, et elle laisse dédaigneusement au métaphysicien le soin de s'occuper de l'autre. Il n'y aurait certes pas grand mal à cela, si se contentant de suivre pas à pas les causes secondes, le savant ne concluait jamais en dehors de ses recherches inductives, et n'en déduisait des conséquences hasardées, par exemple, le pur matérialisme : cela alors devient grave, en ce que cela constitue une affirmation métaphysique, vain nom que notre savant avait l'air de tant rejeter. L'absolu règle tout, qu'on le veuille ou non, parce que l'Esprit humain tend naturellement à la vérité, et que la vérité ne saurait se baser sur le muable et le transitoire.

De Turreil est de notre avis : « Vous avez beau, dit-il, borner la science aux faits d'observation, ils sont dépendants eux-mêmes de la sagacité de l'esprit qui observe, et de la raison qui le dirige. Or, les lois de la raison sont toutes métaphysiques, et remontent nécessairement, de compréhensions en compréhensions, jusqu'à la notion première de l'Être. »

La prétention du positivisme dans la science nous semble aussi fautive que celle du *réalisme* dans l'Art. Quel est le grand champ de bataille du réaliste, son dada incurable ? c'est l'expression de la nature, prise au fait, quelle qu'elle soit, sans aggravation de laideur, comme sans embellissement de beauté, ni arrangement fictif quelconque. Or la nature est pour chacun,

comme chacun la voit, et personne ne la voit telle qu'elle est, pas même le réaliste. Elle se transfigure selon l'œil et le sentiment qui la contemple; et le réaliste, la peignant selon l'effet qu'elle lui produit, ne rend point pour cela l'effet réel et sans aucun idéal, vu qu'il n'aboutit, après tant d'emphase, qu'à nous exposer son propre idéal maigre et ratatiné.

De même le savant positiviste croit pouvoir et devoir se passer de métaphysique; mais le plus souvent il ne fait que s'endocliner à faux d'une métaphysique à lui, posant ridiculement ce principe qu'aucune n'est vraie. Ce n'est pas à dire que nous ne prisions, selon son mérite, la science de l'observateur: elle fournit les données indispensables à la justification de toute synthèse, *à priori*; comme celle-ci est indispensable elle-même à la justification de toute hypothèse inductive particulière. Chaque méthode a donc son prix, et réclame le secours de l'autre. L'abus vient de l'étroitesse de l'exclusivisme.

Le matérialiste outré ne rend compte de rien, avec sa constatation aveugle, pour qui l'homme est un *phénomène à digestion*, créature absurde du hasard ou de la fatalité, partant du rien pour aboutir au néant. A son tour, la prétention du spiritualiste serait inadmissible, si elle aboutissait à une matérielle absurdité. De Tourreil repousse avec énergie les conséquences morales de l'un et de l'autre système. « Ne penser qu'à la terre ou ne penser qu'au ciel sont deux extrêmes exclusifs du mot homme. »

Restent donc les systèmes *mixtes* qui sont nombreux, et entre lesquels il faut faire un choix.

Une question fondamentale se présente dès l'abord :

Faut-il se ranger du côté de ceux qui admettent pluralité de substances, de quelque manière d'ailleurs qu'ils l'entendent; ou bien faut-il soutenir le principe absolu de l'unité substantielle? De Tourreil n'hésite point, et consacre une grande force d'arguments à démontrer l'unité absolue de la substance. C'est la base de sa théorie, comme de la nôtre; c'est notre point de départ commun. Il l'établit notamment au chapitre VIII de la première partie, où il traite de Dieu, et au chapitre II de la deuxième, où il traite de la connaissance de soi-même.

« Qui dit être, ne dit pas seulement manière d'être, mais dit support, fond et réalité de toute manière d'être; en un mot, substance. Mais si l'entité substantielle est différente chez les différents êtres, il y a entre eux défaut de continuité substantielle, par conséquent impossibilité de se communiquer, ce qui est contraire à l'expérience. S'il existait deux substances, elles ne pourraient avoir la révélation l'une de l'autre, ayant une nature essentielle *complètement exclusive* qui les empêcherait invinciblement de s'unir ensemble. Donc la substance constitutive de chaque être particulier n'est point différente. »

« De l'unité de la substance découlent son immensité, son éternité et tous les attributs de Dieu qui est nécessairement la substance de toutes choses. Que si l'on envisage la question sous le rapport des modes de l'Être, on arrive au même résultat. Une manière d'être quelconque dérive d'une force qui a procédé par ordre, science et harmonie, c'est-à-dire d'une force intelligente, universelle et sans bornes; par cette raison unique, éternelle, libre, puisqu'elle ne dépend d'aucune autre, parfaitement bonne, s'aimant d'un amour infini, ordonnant le transitoire dans un but de perpétuation progressive éternelle. Une pareille force, de quelque nom qu'on la désigne, est certainement Dieu. »

Prévenant l'accusation de Panthéisme, il répond :

« Si l'on entend par Panthéisme que tout est de Dieu, en Dieu et pour Dieu, peu importe alors d'appeler le Fusionisme de ce nom. Mais si par Panthéisme l'on veut entendre l'absorption de l'homme en Dieu, et l'anéantissement de son individualité, regardée comme conséquence de son unité de substance: ou bien encore l'absorption de Dieu dans l'homme, où il se développerait

progressivement sans le savoir; non seulement nous repoussons la solidarité d'un pareil Panthéisme, mais nous prétendons que ce n'est que par une erreur de logique que les hommes ont fait résulter l'annihilation humaine ou l'annihilation divine de l'existence d'une substance unique. »

Nous nous associons à cette protestation de M. de Tourreil qui est la nôtre. Seulement, dans le développement de son système, tel que nous le comprenons, elle ne nous reste point parfaitement intelligible. Il n'y est nullement fait mention, du moins en apparence, de l'identité de Dieu avec l'univers, ce qui constituerait un vrai Panthéisme. Je dis: en apparence; car, pour M. de Tourreil, l'homme est destiné à s'identifier avec l'univers, pour produire l'androgynisme universel, manifestation complète de la substance. Ainsi l'idée d'univers serait contenue implicitement dans le mot homme. Identité bizarre, et que toute l'attention bienveillante de l'esprit a bien de la peine à saisir.

Ce qui complique la difficulté, c'est que les mots esprit, âme, intelligence, conservent, dans le système, une idée de consubstantialité avec l'étendue, quelque chose de continu, d'élastique et de fluide, comportant en soi les modalités propres à la matière; ce qui aboutirait à faire Dieu même matériel.

« La substance, dit-il, considérée en soi, et abstraction faite de toute manifestation, est le principe, l'essence de tout ce qui est. Son mode radical est d'être infiniment *simple, continue, immense, insécable*; tandis que le mode propre de la matière, considérée aussi abstractivement, — car on ne peut la séparer de la substance, — est d'être infiniment complexe, discontinue, multiple et sécable. Ce sont deux mêmes choses, sous deux aspects différents: l'aspect simple et l'aspect complexe; l'un étant l'origine, le générateur éternel de l'autre. Ainsi la substance, *considérée dans toute son intégrité*, doit être conçue comme l'identification du simple et du complexe; identification à laquelle il donne le nom de mode simple. »

Remarquons qu'au point de vue de la logique *objective*, nous ne pouvons considérer la substance que dans *toute son intégrité*, et que nous ne saurions considérer comme réelles de pures abstractions. Dieu sera l'être simple, je le veux bien; mais malheureusement la base du simple, je veux dire le simple, n'existe point et n'est qu'une abstraction.

Pour s'en convaincre, il suffit de réfléchir que l'élément simple n'est réputé tel que relativement au composé; mais que tout élément relativement simple est lui-même composé. L'exemple de l'unité numérique, dont M. de Tourreil se complait à se servir, ne prouve absolument rien, ou plutôt prouve contre lui. L'unité numérique, non seulement n'a en soi rien d'absolu et d'invariable, mais elle comporte la multiplication d'une foule indéfinie d'unités inférieures. Au surplus, la répétition du simple et ses multiplications combinées ne sauraient générer le complexe qui doit s'entendre de plusieurs puissances unitaires et simultanées; comme, par exemple, les facultés de l'âme, qui sont en même temps actives et passives. L'actif suppose le passif, mais ne le produit pas: il coexiste avec.

Qu'appellera-t-on simple dans l'élément divin? Sera-ce l'étendue? Mais l'étendue est sécable et la substance est insécable. Comment le résultat substantiel pourrait-il être ainsi contradictoire avec son élément? Sera-ce la vie, l'intelligence? Mais la vie suppose la substance, et l'intelligence suppose la vie. Sera-ce les trois à la fois? Mais alors il y a complexité élémentaire, et le simple disparaît.

Quoi qu'il en soit, M. de Tourreil explique le simple par l'union intime du passif et de l'actif qui se modèrent, s'équilibrent l'un par l'autre, pour s'assimiler par l'amour et réaliser l'androgynisme divin, ou ensemble effectif et simultané de toutes les per-

fections divines. C'est l'amour qui, unissant les deux principes, complète la triade, à la fois une et trois fois trine. En effet, du simple procède l'Être qui par l'amour va à la vie; du complexe découle la corporité, qui par l'attraction devient lumière; enfin du simplex dépendent les modalités qui, par assimilation, mènent à l'intelligence. La modalité suppose corporité, et la corporité renferme l'Être. De même l'assimilation vient de l'attraction, et celle-ci de l'amour; enfin l'intelligence est lumière et la lumière vie. Nous ne suivrons pas l'auteur dans la démonstration de ces composés trinaires, qui nous semblent ne relever que d'une logique formelle, analogue à la théorie des Eons Gnostiques.

Revenons à la substance incréée : de Turreil en justifie admirablement les caractères infinis; mais, selon nous, il ne la distrait que nominale du tout manifesté, et n'en distingue que fictivement, des forces de la nature, l'essence personnelle. Son Dieu ne parle point à mon cœur; il ne m'aime point d'un amour de choix. Je viens de lui, selon l'expression de M. de Turreil lui-même, *comme la rose vient du rosier*, et il ne peut pas faire que je ne sois pas. Je suis comme lui, vivant, éternel dans mes manifestations qui sont les siennes. Sans moi, il n'existerait point lui-même, et en ce sens, c'est moi qui suis son propre créateur. Qu'il m'aime, cela se conçoit; mais qui m'oblige à la réciprocité? Ma vie, je la dois, non à sa bonté généreuse, mais à notre communauté d'essence. Je ne lui dois rien. J'existe au même titre que lui. Où est donc la place pour la reconnaissance?

On peut voir par là combien ces discussions métaphysiques ont d'importance, puisqu'il en résulte une doctrine morale qui influe sur tous les actes de la vie. On y voit aussi combien le Fusionisme a peu de portée en tant que sentiment religieux.

(Sera continué.)

HILAIRE CHOUVY.

VARIÉTÉS.

LA VISION.

Il y a au monde des choses bien plus étranges, je vous jure, Horatio, que votre philosophie ne le croit ou ne le suppose dans ses rêves. (SHAKESPEARE.)

Un soir du mémorable mois de juin de 1815, une nombreuse et brillante assemblée était réunie chez Lady W... dans un bel hôtel d'un des faubourgs les plus éloignés de Londres : c'était alors que nos victoires sur le Continent enivraient de joie la vieille Angleterre, et qu'on ne voyait partout que fêtes et bals; mais on n'en rencontrait nulle part d'aussi brillants que chez lady W.... Son hôtel, resplendissant de lumières, retentissait des accords d'une douce symphonie et des éclats de la joie la plus vive.

Seule au milieu de la société la mieux choisie et la plus brillante, une jeune et jolie personne paraissait triste et pensive. C'était en vain qu'on l'avait entourée plusieurs fois pour la prier de chanter l'air favori de l'Ecosse, *le bord des eaux d'Allan*; elle s'y était constamment refusée. Cette ballade était trop conforme à sa situation; elle aurait trop vivement ému son cœur; car elle aussi aimait un jeune homme qui affrontait les hasards de la guerre; elle était promise à un jeune capitaine de la garde, qui s'était glorieusement distingué dans la Péninsule, et qui devait l'épouser à son retour du continent.

En dépit de ses refus réitérés, comme on désirait beaucoup entendre cette voix dont on parlait tant, on la força, pour ainsi dire, à se mettre au piano.

Elle en parcourut quelques instants les touches d'un air contraint et rêveur; puis elle s'anima par degrés et fit entendre la douce et tendre symphonie du *bord des eaux d'Allan*. Toute la société l'entourait dans un profond silence; sa voix douce, harmonieuse et sonore, se fit entendre, et l'on tressaillit de plaisir lorsqu'elle commença à chanter la touchante ballade. Elle avait à peine récité ce vers du second couplet,

Jeune soldat la prend pour son épouse,

qu'au grand étonnement de tous ceux qui l'entouraient, elle cessa tout d'un coup de chanter et de jouer, sans changer de position, sans faire le moindre mouvement; son œil fixe et immobile peignait l'effroi et la consternation; ses couleurs abandonnèrent, elle devint pâle comme un lis. Sa sœur aînée, saisie de crainte, se hâta de s'approcher d'elle.

— Louisa, Louisa! qu'avez-vous?

Et la main tremblante de la jeune fille se posait doucement sur son épaule pour tâcher de la tirer de cet état de stupeur. Louisa ne répondit rien; mais quelques instants après, sans faire le moindre geste, elle poussa un cri si perçant que tous les spectateurs furent frappés de consternation.

Louisa, ma chère Louisa, êtes-vous malade? lui demanda de nouveau sa sœur toute tremblante, essayant, mais en vain, de la rappeler à elle-même.

Point de réponse; elle paraissait étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle. Elle était là, immobile et glacée d'horreur, comme en présence de quelque objet effroyable. Tous ceux qui l'entouraient semblaient craindre de l'approcher ou de jeter les yeux sur elle. On entendait dire de tous côtés: elle se trouve mal! elle est évanouie! de l'eau; apportez de l'eau! grand Dieu! quel cri terrible! quel cri affreux elle a jeté!

Miss... articula enfin quelques mots qui semblaient mourir sur ses lèvres décolorées; ceux qui étaient le plus près d'elle lui entendirent murmurer ces paroles:

— Ah, les voilà! les voilà avec leur lanterne! ils tournent autour d'un monceau de cadavres; ils cherchent le mort. Voyez, voyez comme ils les examinent les uns après les autres. Il est là!... là!... oh! horreur! horreur! son cœur est percé d'outre en outre!

Elle poussa un long gémissement et tomba sans connaissance dans les bras de sa sœur. Ces étranges paroles firent frissonner tous les spectateurs; ceux dont les voitures étaient déjà arrivées se hâtèrent de partir, de crainte d'augmenter par leur présence l'embarras de la famille, qui était déjà assez grand; il ne resta bientôt plus dans le salon que les parents et les amis intimes. Un domestique monta à cheval et courut en toute hâte me chercher. En arrivant, je la trouvai au lit, plongée dans un profond évanouissement.

Elle n'avait pas prononcé un seul mot depuis les étranges paroles que nous avons rapportées; elle était immobile et froide comme glace; on voyait qu'elle avait essuyé un terrible choc, qui avait presque brisé son existence. Cependant, à force de stimulants, nous parvinmes à la rappeler à la vie; mais, hélas! à en juger par l'événement, il aurait mieux valu pour elle qu'elle ne sortit jamais de sa profonde léthargie. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle regarda d'un air égaré tous ceux qui l'entouraient. Sa pâle figure était trempée de sueur, et de profonds soupirs s'échappaient de son sein à longs intervalles.

— Oh! malheureuse, malheureuse fille! murmura-t-elle enfin. Pourquoi ai-je vécu jusqu'ici, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir! Il m'appela à lui; j'allais le joindre et vous m'avez arrêtée; mais j'irai vers lui, oui, j'irai!

— Louisa, ma chère Louisa, pourquoi parlez-vous ainsi? Charles n'est pas mort, il reviendra bientôt; oui, il reviendra, lui dit sa sœur, d'une voix étouffée par les sanglots.

— Oh jamais, jamais! Vous n'avez pu voir ce que j'ai vu, Jenny; et elle frissonna. Oh! c'était effrayant, épouvantable. Comme ils foulaient aux pieds des monceaux de cadavres; comme ils les dépouillaient! — Oh, horreur, horreur!

— En vérité, ma chère miss, vous rêvez, vous extravez, lui dis-je, en prenant sa main dans la mienne. Allons, allons; ne vous arrêtez pas à ces sombres et fantastiques idées; n'alarmez pas vos amis et vos parents pour rien.

— Que voulez-vous dire? me répondit-elle, en me regardant fixement. Ce que j'affirme est vrai. Ah, malheureuse! Charles est mort, je le sais; je l'ai vu percé d'outre en outre; ils le dépouillaient, quand....

Elle sanglotta et s'évanouit de nouveau. Sa sœur ne put supporter plus longtemps cette scène déchirante; elle tomba sans connaissance dans les bras de son mari.

(Extrait des MÉMOIRES D'UN MÉDECIN par le docteur HARRISSON.)

(La fin au prochain numéro)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.